

Groupe d'études « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

13/02/2008

Ludwig Fleck, *Genèse et développement d'un fait scientifique*
(*Entstehung und Entwicklung einer wissenschaftlichen Tatsache*) 1935,
trad. fr., éd. Les Belles Lettres, 2005)

(2)

Loin de constituer une exception tellement isolée qu'elle serait privée de signification, à la manière d'une incompréhensible anomalie, la démarche marginale de Fleck amène à revoir les règles de développement de la pensée, qui sont celles d'une physiologie exposée en permanence à des risques de dérive pathologique, du type de celle que lui-même enclenche dans le domaine de la théorie de la connaissance où personne ne lui avait demandé d'intervenir et où ses prises de position étaient dès le départ privées des garanties nécessaires à leur légitimation. Elle révèle que l'histoire de la pensée se déroule continûment dans un état qui se tient de manière plus ou moins assurée en équilibre entre santé et maladie, ce qui nécessite, lorsque l'équilibre est rompu, de trouver les moyens de rétablir un nouvel équilibre : selon Fleck, ceci correspond en gros à la manière dont s'effectue le passage d'un style de pensée à un autre, suivant un processus dont les éléments perturbateurs, « pathologiques », constituent en quelque sorte l'aiguillon, à la manière d'un travail du négatif. C'est pourquoi la vie de la pensée, tout en étant soumise à un conformisme de principe, lié à la tendance qu'ont les systèmes de pensée, une fois installés, à perdurer, n'exclut pas les initiatives dérangeantes de pionniers audacieux qui, sans raison apparente, et sans promesse de succès, prennent le risque inouï de s'écarter des sentiers battus, quitte à demeurer pour longtemps, davantage encore qu'incompris, inaudibles.

Pour rendre compte de cette dynamique conflictuelle, Fleck explique que le processus de la connaissance fait intervenir deux types de composantes, dont les unes sont passives, ce qui se traduit par le fait que leur intervention revêt la forme d'une contrainte, et les autres actives, ce qui leur confère une fonction créatrice d'innovation, fonction qu'il faut cependant se retenir d'interpréter dans le sens d'un progrès dans la mesure où elle n'inscrit pas ses effets l'un après l'autre sur une ligne d'orientation unique et préétablie. Chaque moment de l'histoire de la connaissance doit s'interpréter à partir de l'interaction entre ces deux types de composantes qui n'interviennent pas de manière indépendante mais en corrélation les unes avec les autres. Ceci est probablement la thèse principale que propose la science de la science de Fleck, à partir de la prise en compte des caractéristiques du domaine dans lequel il exerçait ses compétences professionnelles, qui lui avaient fourni l'occasion de repérer cette constante interférence entre conservation et innovation, entre composantes passives et composantes actives de la pensée. Ceci pourrait faire penser à la manière dont Mannheim, au même moment, et sans que ses analyses aient guère plus d'écho que celles de Fleck, avait présenté le rapport entre « idéologie », cette tendance qui retient la pensée en la tirant vers l'arrière d'elle-même, et « utopie », la tendance de sens opposé, qui la propulse vers l'avant dans le sens de nouveaux développements (voir les considérations présentées à ce propos au cours de la séance du 5/12/2007 de « La philosophie au sens large ») : toutefois Fleck ne va pas, comme le fait Mannheim, jusqu'à imputer la responsabilité des tendances réactives, qui, en le forçant à tourner en rond ou à faire du sur place, bloquent le mouvement de la pensée, à des classes dominantes n'ayant d'autre but que de perpétuer leur hégémonie, et celle des tendances révolutionnaires à des classes dominées qui cherchent par tous les moyens imaginables, y compris ceux qui sont privés de toute assise dans la réalité, à échapper à la contrainte qu'elles subissent. Par ailleurs, cette thèse de l'interférence entre composantes passives et composantes

actives de la pensée fait mieux comprendre ce qui, sur le fond, différencie la position de Fleck de celle de Kuhn, et rend discutable la récupération que ce dernier a tenté d'opérer à son égard lorsqu'il a reçu le message que, croyait-il, il lui avait adressé par delà les temps : une époque de la pensée, avec son « style » propre, ne relève pas d'un « paradigme » se suffisant entièrement à lui-même, dont la structure s'imposerait uniformément sans contrepartie possible, selon une manière de voir qui revient à figer le développement de la pensée sur la base du privilège exclusif reconnu à ses composantes passives ; mais, à tout moment, se négocie un rapport précaire entre équilibre et déséquilibre, entre forces tirant vers l'arrière et forces tirant vers l'avant, ce qui interdit de stabiliser les résultats produits sur la base de ce rapport.

Alors, est-il encore possible de parler de systèmes de pensée fermés ? La fermeture d'un système, quel qu'il soit, peut-elle être autrement qu'idéale, ce qui la condamne à revêtir la forme d'une illusion ? Celle-ci, même si elle s'impose pour un temps, pour « son » temps, comporte une fragilité qui la maintient exposée au risque de la perturbation, de même que, selon la formule du « docteur » Knock, les gens bien portants sont des malades qui s'ignorent et se complaisent dans leur ignorance qui leur tient lieu de bonne santé. Car, ses certitudes, un système de pensée les tient avant tout de ses composantes passives, qui le prémunissent de la tentation de regarder au-delà des limites qui garantissent son confort, sa bonne conscience qu'il lui est loisible de travestir à l'aide d'arguments logiques, sans cependant parvenir à ce que cette rassurante mise en forme logique soit pour lui autre chose qu'un déguisement. Qu'est-ce en effet qu'un collectif de pensée ? Ce n'est certainement pas un grand sujet qui prendrait possession de la conscience individuelle pour s'insinuer dans ses pensées, voire même pour penser à sa place. Mais c'est un réseau de connexions multiples, dont la cohésion tendancielle, jamais parfaite, reste menacée, et qui doit en conséquence se prémunir contre le risque des agressions ou des perturbations, à la menace desquelles elle doit réagir en se rendant capable d'inventer de nouvelles normes, ne lui suffisant plus de faire respecter celles qui sont déjà établies, dont l'application est tout sauf automatique. Pour se maintenir, un collectif de pensée ne peut en effet se contenter de faire fond sur ses composantes passives, mais il doit aussi faire jouer ses composantes actives :

« Que l'on essaie de séparer de manière critique, *in concreto*, le prétendu subjectif du prétendu objectif, et l'on retrouve encore et toujours les connexions actives et passives présentes à l'intérieur du savoir, que nous avons évoquées précédemment. Il n'existe pas de principe scientifique qui ne soit constitué que de connexions passives. La dimension active, ou subjective, comme elle est aussi désignée de manière inappropriée, est toujours présente. Une connexion passive sera, d'un autre point de vue, perçue comme active – et réciproquement. » (p. 92)

La vie de la pensée ne se ramène pas à une succession d'états dont chacun aurait sa logique propre, ce qui lui conférerait sur le moment une apparence d'inaltérabilité, donc une permanence de principe, mais elle est faite d'alternances et de compromis qui sont toujours à reprendre, sur fond d'instabilité. A aucun des moments de son développement, la connaissance n'est totalement passive ou totalement active, mais elle est les deux à la fois, selon des combinaisons provisoires qui parviennent à peu près à tenir, tant qu'on ne cherche pas à les démêler complètement, ce qui risquerait d'en détruire les équilibres.

C'est pourquoi vérité en soi et vérité pour nous ne peuvent être parfaitement départagées, comme ne peuvent non plus l'être pensée primitive, tramée à partir de préconceptions plus ou moins réfléchies, donc reçues passivement, et pensée rationnelle ayant fondé sa cohérence sur la mise à l'écart de telles préconceptions, ce qui relève de son initiative active. Dans le passage de son livre qu'il consacre à Lévy-Bruhl, Fleck crédite celui-ci d'avoir contribué, en mettant en évidence dans son ouvrage de 1909 sur *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures* l'existence de formes de pensée qui relèvent de la collectivité et non de l'individu, formes de pensée qui se propagent de manière quasi inconsciente, à défaire le mythe de l'unité et de la permanence de l'esprit humain :

« Lévy-Bruhl combat la croyance « en l'identité de l'esprit humain », « parfaitement semblable à lui-même au point de vue de la logique dans tous les temps et dans tous les lieux ». Il doute que « l'on puisse faire usage dans la science de l'idée d'un esprit humain individuel supposé vierge de toute expérience », car cette conception « est aussi chimérique que celle de l'homme avant la société ». » (p. 85)

Mais, ceci posé, à quoi Fleck ne peut que donner son accord car il est parvenu à des conclusions voisines en suivant d'autres voies, il se démarque cependant des thèses développées par Lévy-Bruhl, qui tendent à décomposer la pensée humaine en segments parallèles qui n'entrent pas en communication, comme celui d'un pré-logique voué à la subjectivité et celui d'une nécessité logique, orientée en sens contraire vers l'objectivité, et ne parvenant à se développer qu'en prenant distance par rapport à la précédente :

« Lévy-Bruhl écrit : « Si les éléments mystiques perdent de leur prépondérance, alors les attributs objectifs *ipso facto* attirent et retiennent davantage l'attention. La part de la perception véritable croît proportionnellement à l'affaiblissement des représentations collectives mystiques. » Lévy-Bruhl croit qu'il existe dans la pensée scientifique des concepts qui « expriment des caractères et des rapports des êtres et des phénomènes ». Il lui serait cependant difficile de définir ce qui doit être compris par « attributs objectifs » ou « perception véritable ». De même, psychologiquement, il est impossible que les attributs objectifs, qui existeraient « *ipso facto* », puissent attirer l'attention. Percevoir des attributs comme scientifiques (à supposer que ce soient ces derniers que Lévy-Bruhl qualifie d'« objectifs ») doit d'abord être appris et n'advient pas « *ipso facto* ». Cette faculté doit être longuement développée et apprise. Sa première manifestation, la découverte, se produit de façon complexe, est conditionnée socialement et ressemble à la genèse d'autres représentations collectives. » (p. 87-88)

Autrement dit, c'est une erreur de considérer qu'une pensée scientifique, objective, pourrait se former et se développer sur ses bases propres, selon un régime auto-régulé, sans plus entretenir, une fois émancipée, aucune relation avec d'autres formes de représentations, que leur engagement ou leur engluement dans l'esprit collectif et ses préjugés priveraient au contraire de la capacité de s'autonomiser et condamneraient à l'hétéronomie. Au fond, on ne sort jamais complètement du pré-logique, qui se maintient à l'arrière-plan des spéculations les plus authentiquement rationnelles, ce qui ne signifie d'ailleurs pas que la rationalité reconnue à ces dernières soit factice, apparente, et en fin de compte trompeuse : de ce qu'il ne soit pas possible de démêler définitivement les fils du rationnel et de l'irrationnel, qui ne cessent de s'entrecroiser et de se nouer, il ne faudrait pas conclure que c'est toujours en fin de compte l'irrationnel, ou le subjectif, qui l'emporte, en gangrenant les efforts de la connaissance humaine en vue d'accéder à l'objectivité, une objectivité qui, de fait, est l'enjeu d'une lutte permanente, dans laquelle sont simultanément engagées composantes actives et passives de la pensée. Ce que d'autres théoriciens de la connaissance ont appelé « coupure épistémologique » correspond donc en réalité à une entreprise dont les résultats ne sont jamais définitivement acquis, parce qu'elle doit être indéfiniment reprise, et qui tire sa nécessité de cette dynamique en acte, perpétuellement en cours, dont elle représente, non un point particulier ou un moment privilégié, mais le mouvement d'ensemble, qui, même s'il connaît des inégalités de rythme voire des pauses, ne s'interrompt jamais : le débat du rationnel et de l'irrationnel est à reprendre sans cesse sur de nouvelles bases, ce qui d'ailleurs, en stimulant la production de connaissances nouvelles, constitue pour la pensée la condition de sa réelle fécondité.

Il en résulte que le dilemme du rationalisme et de l'empirisme est faussé au départ dans la mesure où, quelle que soit la position que l'on adopte à cet égard, on demeure persuadé qu'il est vital pour la connaissance de l'arrimer à un point fixe, que celui-ci soit représenté par les faits ou par les lois de fonctionnement de la pensée, les uns et/ou les autres étant crédités d'une identique inaltérabilité ou capacité à résister au changement, en l'absence de laquelle la connaissance serait privée de consistance :

« Ne nous est-il vraiment pas possible de nous passer d'un « fixe » ? Que ce soit la pensée ou les faits, ils sont, l'une comme les autres, variables. Ne serait-ce que parce que des transformations de la pensée se manifestent dans des faits qui ont été transformés et que, réciproquement, des faits entièrement nouveaux ne peuvent être mis au jour qu'au travers de nouvelles pensées. » (p. 93)

Fleck n'a certainement pas lu Husserl, et il serait inapproprié de dire qu'il a été inspiré par la phénoménologie, dans la mesure où il est resté jusqu'au bout, entre les murs de son laboratoire polonais, un penseur isolé, qui a échappé à toute influence repérable, même s'il s'est informé aussi largement que possible sur les domaines de recherche qui l'intéressaient (principalement la biologie et son histoire, la sociologie, la philosophie des sciences) : mais on pourrait peut-être avancer qu'il

s'est fabriqué sa propre phénoménologie à lui, si on accorde que la phénoménologie représente la démarche philosophique qui a remis radicalement en cause la possibilité de séparer l'un de l'autre les deux domaines de l'objectivité et de la subjectivité, de la réalité et de l'esprit, pour autant que l'esprit est toujours au monde, et le monde de même à l'esprit ou pour l'esprit, l'un et l'autre étant engagés dans un rapport d'interaction permanente, ce qui interdit de trancher nettement qui, dans cette relation de communication réciproque, fait quoi ou a la responsabilité exclusive de quoi. Dans une telle perspective, il n'y a pas d'une part le monde qui donne des faits et d'autre part l'esprit qui façonne des concepts à l'aide desquels il tente de mettre en ordre ces faits, la question étant alors posée de savoir à laquelle de ces opérations il faut accorder la prééminence : mais les concepts et les faits de l'expérience, qui se développent simultanément, sont entraînés dans un mouvement incessant d'échange qui renvoie sans fin de l'un à l'autre, des faits ne se donnant à saisir que si les concepts qui permettent de les ordonner sont disponibles, et, réciproquement, les concepts à l'aide desquels sont mises en forme les représentations que l'on élabore au sujet de la réalité n'étant viables et manipulables que si se présentent des faits ajustés à leur mise en œuvre. C'est pourquoi, à propos de phénomènes comme par exemple l'unité nosologique « syphilis », avec ses symptômes et ses causes supposées, dont l'identification n'est possible que si elle s'inscrit dans des cercles de représentations s'élargissant au-delà de toute limite assignable, le mieux serait peut-être de parler de faits-concepts, témoignant du dialogue incessant que l'esprit mène avec le monde, sans jamais parvenir à s'en isoler, ses efforts en vue de constituer celui-ci en une entité substantielle indépendante face à laquelle il se tient pour mieux la maîtriser étant voués à l'échec.

Ayant formulé ces considérations sur la connaissance en général, dont l'occasion lui a été fournie par l'histoire complexe de l'affection syphilitique, avec toutes ses composantes actives et passives, Fleck, dans le troisième chapitre de son livre, fixe son attention sur un épisode bien précis de cette histoire, l'épisode de celle-ci crucial à ses yeux dans la période récente : la mise au point, par des médecins biologistes allemands du test de Wassermann, qui a fourni la preuve tangible de l'existence du sang infecté par la maladie et, par voie de conséquence, a rendu possible le dépistage de cette infection dans l'organisme malade.

Qu'est-ce qu'un test ? Le mot « test », repris à la langue anglaise, a pour origine lointaine les termes latins *testa*, « coquille dure » (dans la classification de Cuvier, les mollusques à coquille forment l'ordre des « testacés ») et *testum*, « pot de terre » (dans l'attirail des alchimiste figurait le « têt », récipient d'argile dure destiné à accueillir certaines réactions) : de toutes ces occurrences, où intervient la représentation concrète des parois solides d'un récipient ou d'une carapace, se dégage, sur un plan plus abstrait, l'évocation d'une limite et d'une résistance. Un test est une épreuve de validation dont les résultats ne devraient pas, en principe, pouvoir être remis en question, ce qui fait revenir au premier plan des notions comme celle de consistance et de fixité. Or la toute première remarque que fait Fleck à propos de la réaction de Wassermann est la suivante :

« La réaction a un schéma fixe, cependant il existe autant de modifications de ce schéma qu'il y a de laboratoires mettant en œuvre cette réaction. Elle repose sur des calculs quantitatifs précis ; mais le regard expérimenté, le « touché sérologique » est toujours beaucoup plus important que le calcul. » (p. 96)

C'est donc une illusion de croire que les résultats d'une analyse en laboratoire, énoncés en termes quantitatifs, ce qui leur confère une portée péremptoire, ont une valeur définitive, comme telle irrécusable, et Fleck est bien placé pour savoir de quoi il parle lorsqu'il formule cette réflexion iconoclaste, dont le moins qu'on puisse dire est que, de la part d'un professionnel de la chose, elle ne présente pas un caractère raccrocheur, du type de celui que pourrait présenter une opération de marketing destinée à faire vendre la fiabilité des analyses biologiques effectuées dans une officine. Quiconque, lorsqu'il va retirer au bureau d'accueil du laboratoire la feuille où sont consignés noir sur blanc les résultats d'une analyse qui lui été prescrite par son médecin traitant, se figure que les chiffres inscrits sur celle-ci se rapportent à ce qui se passe réellement dans son corps et en fournissent une sorte de cliché photographique (taux de globules blancs, vitesse de sédimentation, etc.), et est à cent lieues de se dire que ces résultats sont valables seulement dans le cadre précis où ils ont été obtenus, aucune expérience en laboratoire n'étant jamais répétable exactement à

l'identique : en toute objectivité, la feuille en question devrait au minimum comporter en conclusion la formule « toutes choses égales par ailleurs », qui marque qu'en fait d'expérience il n'y a, dans le meilleur des cas, d'exactitude qu'approchée, ce qui pose la question de savoir jusqu'à quel point doivent être pris en compte les risques d'erreur attachés à sa détermination.

Cette remarque désabusée, mais lucide, doit-elle conduire à refuser à la réaction de Wassermann le caractère de « fait scientifique », qui, comme tel, une fois identifié, a marqué un tournant dans l'histoire de la connaissance de la syphilis ? Fleck ne le pense pas, car sa position, il ne cesse de le répéter tout au long de son livre, n'est pas celle d'un sceptique, qui vouerait la connaissance scientifique à une complète anarchie, comme a pu le faire par ailleurs un Feyerabend : il ne remet pas en cause l'accréditation de la valeur du test telle que, au moment où il écrit son livre, c'est-à-dire une trentaine d'années après sa découverte, elle est encore reçue, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. Mais il en tire occasion pour réévaluer la notion de fait scientifique, en cernant mieux les conditions dans lesquelles la réalité de celui-ci est établie, c'est-à-dire admise comme irrécusable, conditions qui relèvent à son point de vue de deux approches : une approche « historique », qui reconstitue le processus au cours duquel le fait a été reconnu à la suite d'une évolution dont le cours est tout sauf direct et rationnel ; et une approche « didactique », qui amène à considérer comment, une fois formée, la connaissance objective du fait est diffusée, propagée, exploitée, selon des modalités qui lui confèrent une apparence de fixité. La prise en compte de ces deux approches conduit pour finir Fleck à soupçonner que, derrière l'expression « connaissance scientifique », se cachent deux réalités très différentes, celle de ce qu'il appelle une « science des périodiques », où les composantes actives de la connaissance mènent le jeu, ce qui ne signifie d'ailleurs pas que ses composantes passives aient été éliminées pour autant, et celle d'une « science des manuels » où, par une sorte de retournement, les composantes passives redeviennent dominantes et recouvrent l'intervention des composantes actives, reléguée dans un oubli relatif.

Si on envisage un fait scientifique au point de vue de son histoire effective, on s'aperçoit que celle-ci procède d'un bricolage qui relève davantage d'une pensée qu'on dirait « sauvage » que d'une pensée de part en part logique, ce qui n'a pas cependant pour conséquence que cette pensée soit privée de toute nécessité, mais seulement que sa nécessité ne préexiste pas au procès au cours duquel elle est produite mais s'élabore progressivement au fil de son développement, en affinant et en corrélant les concepts indispensables à sa mise en forme et à sa réception, concepts que l'esprit n'a pu tirer de lui-même par génération spontanée mais qui se sont élaborés au travers d'échanges entre des éléments issus de sources hétérogènes :

« Des savoir-faire techniques, des faits empiriques, des idées —« fausses » et « vraies » - passèrent de main en main, d'esprit en esprit. Dans la mesure où la compréhension d'une connaissance en cours de transmission est extrêmement difficile, ces savoir-faire, ces faits et ces idées changèrent certainement de contenu aussi bien au cours de leur séjour chez chaque individu que pendant leur cheminement d'une personne à une autre. Un édifice de connaissance vit finalement le jour ; édifice que personne n'avait vraiment pressenti ni voulu et qui, en fait, émergea véritablement contre l'intuition et la volonté des individus. »
(p. 122-123)

La mise en évidence du « fait » ne relève donc entièrement ni d'une invention, dont la responsabilité serait due à l'initiative consciente des individus, sujets de la connaissance, ni d'une découverte, supposant la préexistence de la réalité objective du fait à sa prise en compte effective, car, dans la pratique sinon en théorie, elle combine inextricablement ces deux aspects : nous retrouvons ici à l'œuvre ce que nous avons appelé la « phénoménologie » de Fleck, pour laquelle subjectivité et objectivité ne sont pas deux entités indépendantes, susceptibles d'être nettement départagées, mais sont prises dans un système réciproque de renvoi de l'une à l'autre. Comme dans le cas de l'expédition de Christophe Colomb, rêve et réalité, schèmes imaginaires, fonctionnant sur un autre plan que celui de la vie réelle, et sens pratique, confronté à l'épreuve des faits, ont dû interférer pour que soit enfin abordée la terre promise, qui n'était d'ailleurs pas celle qu'on attendait au départ : et c'est seulement une interprétation rétrospective qui, le fait une fois établi, et étant oubliés les accidents de parcours qui ont conduit à son acquisition, permet de lui attribuer une stable identité, dont rien n'assure qu'elle ne puisse plus jamais être remise en cause, si interviennent de nouvelles données empiriques ou rationnelles. Dans le cas de la réaction de Wassermann, dont la

mise au point, concrètement mesurée en termes de dosages, a été malaisée, est particulièrement remarquable le fait que ce qu'on a trouvé finalement, à savoir comme l'explique Fleck des ambocepteurs signalant de manière irrécusable la réalité du sang infecté, ne correspondait pas à ce qu'on cherchait au départ, des antigènes ou des anticorps intervenant dans la fabrication d'un vaccin : ce n'est qu'à la suite d'un grand nombre de tâtonnements, effectués par plusieurs intervenants qui ont confronté leurs hypothèses divergentes, que la recherche s'est orientée, concentrée, ciblée, vers ce qui devait devenir son « résultat », dont la nature exacte n'avait pu être précisément programmée au départ, à la manière d'une mélodie qui se cherche et ne devient audible que peu à peu (Fleck avance cette métaphore p. 151).

À cela s'ajoute que le processus qui conduit à la détermination d'un fait scientifique comme la réaction de Wassermann, processus qui ne suit pas une ligne directe conforme à une intention clairement formulée dès l'origine dans des termes sur lesquels il n'y ait plus lieu ensuite de revenir, est indissociable d'une forte demande sociale, qui est elle-même à la croisée de plusieurs séries d'incitations dont la convergence n'avait pu être préméditée :

« Si la demande bruyante de l'opinion publique pour un test sanguin n'avait pas existé, alors les recherches de Wassermann n'auraient jamais profité de la réponse sociale qui était absolument nécessaire au développement de la réaction, à son « perfectionnement technique », à la constitution d'une expérience collective. » (p. 138)

Cette expérience fut menée, faut-il ajouter, dans un contexte de concurrence exacerbée, qui en accentue encore un peu plus le caractère collectif. La détermination par le collectif a joué à deux niveaux complémentaires, d'une part à travers la pression externe exercée par l'opinion publique, relayée par toutes sortes d'intermédiaires idéologiques, administratifs et politiques ; et, d'autre part, à travers la compétition interne à la communauté de recherche soudée par cette pression exercée sur elle, compétition qui en a dynamisé les travaux :

« Ce fut d'abord l'ambiance sociale qui créa le collectif de pensée restreint qui, grâce au travail commun continu de ses membres et à leur interaction, produisit l'expérience collective et qui, de manière commune et anonyme, mit au point la réaction... Ce qui, si l'on ne reconnaît que le travail individuel, ne peut être expliqué que par la chance ou le miracle devient, si l'on suppose le travail collectif, facilement compréhensible sitôt que l'on dispose d'un motif suffisamment fort. » (p. 139)

Même dans le cas du chercheur génial qui, dans l'isolement semble-t-il, innove radicalement sur le plan des concepts ou des procédures expérimentales, doit se trouver à l'arrière plan, plus ou moins solidaire et agissante, une communauté intellectuelle, ne serait-ce que pour réceptionner, transmettre et mutualiser les résultats de cette démarche innovante qui, en l'absence de cette structure d'accueil, risquerait de demeurer lettre morte. La recherche scientifique combine innovations solitaires et travail en équipe, dont elle intègre les séquences dans son cours qui n'emprunte pratiquement jamais la voie directe : ceci est vrai même des disciplines les plus abstraites, dont le domaine d'investigation requiert le moins de moyens matériels, et qui se développent en apparence, mais en apparence seulement, au plus loin de toute demande sociale, comme par exemple les mathématiques. Bien sûr le collectif, sous ses deux formes externe et interne, n'exerce pas une pression directe, expresse, sur la production de résultats, qui n'est jamais, ou n'est que très rarement, la mise en œuvre d'un programme déjà tout tracé au départ : mais son intervention, pour passer par toute une série d'intermédiaires qui rendent son rôle officieux davantage qu'officiel, n'en est pas moins réelle, et en dernière instance décisive.

Ces considérations au sujet de la pratique concrète de la recherche scientifique donnent matière, dans le quatrième et dernier chapitre du livre de Fleck, à de nouvelles réflexions générales concernant la science de la science, recherche qui, comme nous l'avons déjà signalé, n'a de chances d'aboutir à des résultats dignes d'intérêt que si elle demeure en résonance avec la pratique directe de la science dont elle recueille les harmoniques en en étendant la portée à un champ plus large.

Qu'est-ce, en général, qu'un fait scientifique ? Ce n'est certainement pas un fait donné, indépendant du travail d'investigation qui a conduit à le mettre en évidence, travail en dernière instance communautaire, même s'il fait largement place à des initiatives individuelles dont il réajuste à sa propre mesure la portée et la signification. Ce travail fait intervenir les composantes

actives et passives de la connaissance, de façon à en redistribuer les rôles, ce qui a pour effet de resserrer et de renforcer les modalités selon lesquelles elles interagissent :

« Nous pouvons provisoirement définir un fait scientifique comme une relation entretenue par des concepts, conforme à un style de pensée, et qu'il est possible d'analyser à partir des points de vue historiques ou relevant des psychologies individuelle ou collective, mais dont le contenu ne peut être reconstruit entièrement à partir de tels points de vue. Cette définition rend compte du phénomène du lien indissoluble existant entre les composantes actives et passives du savoir, ainsi que du phénomène par lequel le nombre des deux composantes augmente avec le nombre des faits. » (p. 147)

Donc, un fait scientifique n'est pas seulement le résultat mécanique d'une combinaison de données historiques, individuelles et collectives, combinaison dans laquelle ces données interviendraient en maintenant leur indépendance, mais il ne se comprend qu'à partir de la dynamique enclenchée par leur association, qui en modifie le statut, d'un point de vue qui n'est pas seulement quantitatif, donc en augmentant le nombre de ces données, mais aussi qualitatif, en amenant la nature de leurs relations à être révisée, dans le sens d'une imbrication croissante de leurs apports respectifs.

Ceci est vrai en particulier de la recherche expérimentale qui ne se clarifie qu'en concentrant graduellement ses efforts :

« Si une expérimentation réalisée dans le cadre d'une recherche était claire, alors elle serait totalement inutile : car, pour concevoir une expérimentation claire, il faut connaître son résultat à l'avance, sinon il n'est pas possible qu'elle soit délimitée et ciblée. Plus un domaine de recherche est nouveau et riche en inconnues, plus les expérimentations sont confuses. Si un domaine est déjà si travaillé que les possibilités de conclusions sont limitées à l'existence ou à la non-existence, éventuellement à des constatations quantitatives, alors les expérimentations deviennent toujours plus claires. Cependant elles ne sont plus indépendantes, car elles sont conditionnées par un système d'expérimentations et de choix antérieurs. » (p. 152)

C'est une erreur de croire qu'une procédure d'expérimentation peut être mise au point en faisant se succéder des opérations simples, effectuées au coup par coup, dont chacune serait susceptible d'être évaluée pour elle-même en toute rigueur, comme le donne à imaginer par exemple la métaphore cartésienne de la chaîne des raisons, dont l'exploitation a durablement marqué en profondeur la théorie de la connaissance : car les étapes du processus qui a conduit à cette mise au point tirent leur efficacité de la dynamique qui les a nouées entre elles de manière à les rendre solidaires, et ceci de plus en plus fortement. Ici encore, le point de vue du tout l'emporte sur celui des éléments constituants qui, s'ils sont apparus un à un, n'ont acquis le statut de vecteurs de connaissance qu'au moment où, renonçant à leur isolement, ils se sont rapprochés, ont fusionné en se liant réciproquement les uns aux autres, ce qui n'a pu se faire de manière instantanée, par un coup de baguette magique, ou par un effort unique de la pensée effectué dans la transparence sur l'initiative de la conscience individuelle.

Le mode de réflexion exigé par ce type de recherche ne présente pas, en effet, un caractère ponctuel, dont l'unique condition serait la concentration de l'esprit sur des actes de pensée simples, isolables de leur contexte, ce qui serait la condition pour qu'ils puissent faire l'objet d'un examen de part en part rationnel, qui permette de les valider un à un. Mais il est inséparable de la constitution de véritables tournures de pensée, qui finissent par prendre l'allure d'habitus orientant la recherche dans un certain sens qui, vu confusément au départ, s'est graduellement précisé, ceci au prix d'un pénible travail de rectification qui a peu à peu tiré du désordre un certain ordre : non cependant un ordre absolu valant indépendamment des conditions dans lesquelles il a été engendré, ce qui lui conférerait la valeur d'une vérité en soi à laquelle serait adossé un bloc inaltérable de certitude, suivant le modèle d'une « construction logique du monde » formulé par Carnap par exemple (Fleck s'y réfère au passage pour s'en démarquer, p. 161), mais un ordre en devenir dont la genèse a infiniment complexifié le contenu, sans retour possible de cette complexité acquise à une simplicité originelle. Or ce devenir n'est pas seulement attaché au contenu de la recherche, à travers la mise au point graduelle de son objet, mais il concerne aussi, simultanément, l'esprit qui effectue cette recherche, l'esprit connaissant qui ne constitue pas, de son côté, une donnée intangible, une nature spirituelle totalement indépendante des contenus auxquels elle s'applique, car en réalité il se

forme en leur donnant forme, et, en même temps qu'il fait des expériences, il « gagne de l'expérience » (p. 157) :

« L'élaboration d'une connaissance transforme celui qui élabore une connaissance de manière à l'adapter de manière harmonieuse avec la connaissance qu'il est en train d'acquérir. » (p. 153)

Le sujet de connaissance ne préexiste pas, au titre d'une entité naturelle indépendante, au procès de connaissance, qui serait son émanation, et qu'il contrôlerait entièrement, mais il est lui-même l'un de ses produits, l'un de ses « objets », en cours de gestation et non d'emblée tout formé. Pas plus qu'il n'y a de données directes de l'expérience, il n'y a non plus de données directes de la connaissance, incarnées par exemple dans les formes logiques de la pensée, qui s'appliqueraient immuablement à tous les moments de la recherche, quel que soit le degré d'élaboration de son contenu. Au fur et à mesure qu'il interroge la réalité, l'esprit, impliqué d'autant plus étroitement dans son investigation qu'il n'exerce pas sur elle un contrôle sans partage, comme pourrait le faire en toute neutralité un regard extérieur et désengagé, est amené à se remettre soi-même en question, à se corriger, à se découvrir de nouvelles potentialités et de nouveaux intérêts qui le conduisent à revoir ses équilibres antérieurs, dans le sens d'un apprentissage tourné à la fois vers le dehors et vers le dedans. Ici à nouveau se retrouve l'idée, centrale à la démarche de Fleck, selon laquelle objectivité et subjectivité sont inextricablement nouées l'une à l'autre, et ceci d'autant plus que la démarche cognitive se rapproche d'un terme assignable, terme qui reste néanmoins provisoire, comme par exemple la mise au jour ou la mise au point d'un « fait scientifique ». La logique qu'il doit suivre, l'esprit scientifique ne la trouve pas inscrite déjà toute formée dans sa constitution, mais il faut qu'il se la fabrique, et qu'il la révise à mesure qu'il se déplace d'hypothèse en hypothèse, suivant un mouvement dont le cours ne s'interrompt jamais et qui ne peut être prémédité dans son ensemble : c'est seulement après coup que ce processus est susceptible d'une interprétation rationnelle qui en régularise la trajectoire, ce à quoi elle parvient en effaçant la mémoire d'incidents qui, rétrospectivement, paraissent l'avoir déviée, alors que, sans eux, elle n'aurait jamais pu aboutir à son terme.

Le parcours qu'il faut suivre pour qu'émerge une connaissance est d'autant plus complexe et imprévisible qu'il combine, à partir des conditions offertes par un style de pensée déterminé, les interventions de composantes actives et passives : les premières se traduisent par la mise en avant d'hypothèses de travail, qui peuvent être extrêmement audacieuses, au point de paraître décrocher par rapport à la réalité des faits, et ici l'esprit doit faire fond sur sa capacité de libre invention, qui combine les apports de la raison et ceux de l'imagination ; et les secondes se présentent au contraire comme des freins, dans la mesure où elles prennent la forme d'instruments de contrôle à l'aide desquels les conséquences pouvant être tirées de ces hypothèses sur le double plan de l'expérimentation et du raisonnement sont passées au crible, évaluées en termes de crédibilité et de fiabilité. De ce point de vue, les composantes passives de la connaissance sont loin de jouer pour son développement un rôle négatif, dans la mesure où les restrictions qu'elles lui imposent constituent aussi pour elle une épreuve de validation :

« Le travail du chercheur signifie : distinguer dans l'agrégat compliqué, dans le chaos auquel il fait face, ce qui obéit à sa volonté de ce qui advient de soi-même et qui s'oppose à sa volonté. Ceci est le fondement solide que le chercheur ou, plus précisément, le collectif de pensée cherche encore et toujours. Ce sont les connexions passives comme nous les avons appelées. L'objectif général du travail de cognition est donc : la plus grande contrainte de pensée avec un minimum d'arbitraire de pensée. » (p. 165)

Ceci confirme que les deux types de composantes n'interviennent pas dans le travail de la pensée de manière séparée : c'est leur confrontation, menée en permanence, qui est féconde pour le progrès de la connaissance. Si le rôle discriminant rempli par les composantes passives est, comme nous venons de le voir, crucial, elles ne pourraient cependant remplir leur fonction si les composantes actives ne leur fournissaient une matière sur laquelle travailler, matière instable et chaotique dont les irrégularités et les excès appellent une opération de mise en ordre :

« Les éléments passifs et actifs ne peuvent être séparés totalement les uns des autres, que ce soit logiquement ou historiquement. En effet, on ne peut inventer aucun conte qui ne contienne des connexions contraignantes. De ce point de vue, seul le style différencie le

mythe de la science : la science cherche à insérer le maximum des éléments passifs dans son système sans prêter une quelconque attention à la clarté interne ; le mythe ne contient qu'un petit nombre de ces éléments, mais les arrange artistiquement. » (p. 167)

Mythe et science sont identiquement des combinats de composantes actives et passives, c'est-à-dire d'hypothèses innovantes et de règles, de liberté et de nécessité. Ce qui les distingue, c'est que l'un et l'autre combinent ces éléments de manière différente : le « style » propre au mythe consiste à injecter un maximum de formes inventées dans des structures traditionnelles préalablement posées, qui servent d'intermédiaire ou de cadre à leur mise en valeur ; alors que la science fait exactement l'inverse : pour elle, ce sont les hypothèses qui constituent des moyens en vue de dégager les structures dont l'objectivité résiste à l'épreuve de l'expérience. C'est pourquoi il n'est pas permis, pour rendre compte de la connaissance scientifique, de se servir unilatéralement du paradigme du « grand récit » : si la science est un grand récit, et en ce sens comparable au mythe, elle ne peut cependant être rangée sur le même plan que lui, car elle n'est pas un grand récit comme les autres, pour autant qu'elle procède d'un retournement du rapport entre éléments innovants et éléments stabilisateurs, ce qui est la condition de possibilité de l'émergence de « faits scientifiques » qui ne sont pas des phénomènes esthétiques, dont l'évaluation dépendrait seulement des règles du goût et du bon goût. En simplifiant, on pourrait dire que, du côté du mythe, c'est le principe de plaisir qui l'emporte, alors que, du côté de la science, le principe de réalité doit avoir le dernier mot, tout étant, dans un cas comme dans l'autre, affaire d'équilibre, résultant d'une négociation du rapport entre éléments actifs et éléments passifs.

À cela il faut ajouter, qu'en inversant la relation des composantes actives et passives de la pensée, la connaissance scientifique intervient sur la nature de ces composantes que, en les faisant travailler les unes sur les autres, elle ne laisse pas identiques à ce qu'elles étaient au départ. Lorsque Fleck parle de l'interférence des composantes actives et passives de la connaissance, il ne pense pas uniquement à une mise en rapport externe de ces composantes, qui laisserait intacte leur détermination en tant qu'actives ou passives. Mais il va beaucoup plus loin, car il considère que le caractère actif ou passif d'une composante du procès de connaissance n'est jamais définitivement acquis, ce qui serait le cas si ce caractère avait valeur en soi, dans l'absolu : en interagissant, les composantes actives et passives de la connaissance sont amenées, non seulement à nouer de nouveaux liens, et en particulier à pondérer différemment leur influence respective, mais aussi à remodeler leur propre orientation qui les tourne dans le sens de l'activité ou de la passivité. C'est ainsi qu'à certains moments, certaines composantes passives, issues de la tradition, peuvent jouer un rôle actif de stimulation dans la dynamique de détermination des faits, et réciproquement des composantes apparues au départ sous une forme active, comme des facteurs d'innovation, peuvent, à une autre étape du parcours, lorsqu'elles ont été incorporées au procès de la connaissance en tant qu'acquies, et ainsi en quelque sorte « routinisées », devenir des freins aux développements ultérieurs de ce procès, qu'elles tirent alors vers l'arrière et non vers l'avant, comme elles l'avaient fait pour commencer. Comme le remarque Fleck au passage,

« les éléments actifs et passifs d'un savoir sont très souvent interchangeables. » (note, p. 177)

C'est l'une des raisons, peut-être la principale, pour lesquelles, même si la recherche scientifique tend vers une rationalisation maximale de ses données et de ses résultats, elle ne peut éliminer de son cours toute intervention de l'irrationnel, ce qui tient, non seulement à l'esprit d'improvisation dans lequel elle est pour une part menée, mais au fait que, au fur et à mesure qu'elle avance, elle ne cesse de brouiller les cartes avec lesquelles elle joue, en faisant de ses données des résultats et en transformant ses résultats en de nouvelles données, ou ses solutions en de nouveaux problèmes, ce qui l'empêche de clore définitivement ses investigations et de trancher de façon nette entre les deux voies de l'ordre et du progrès.

Il faut donc reposer dans de nouveaux termes la question de la vérité :

« La vérité n'est pas « relative » et certainement pas « subjective » dans le sens populaire du mot. Elle est toujours ou presque entièrement déterminée à l'intérieur d'un style de pensée. On ne peut jamais dire que la même vérité est vraie pour A et fautive pour B. Si A et B appartiennent au même collectif de pensée, alors la pensée est pour les deux soit vraie soit fautive. S'ils appartiennent à des collectifs différents, alors ce n'est tout simplement pas

la même pensée, car, soit elle n'est pas claire pour l'un des deux, soit elle est comprise de façon différente par chacun d'entre eux. De même la vérité n'est pas une convention mais, dans une perspective historique, un événement de l'histoire de la pensée, et, dans ses connexions du moment, une force contraignante s'exerçant sur la pensée et conforme à un style. » (p. 174)

Ceci pose le problème de savoir ce qui conditionne l'appartenance à un style de pensée, selon une gamme de relations pouvant aller du plus strict au plus relâché. Car l'esprit connaissant n'est pas, à un moment donné, engagé dans un seul collectif de pensée auquel il adhérerait sans restrictions à partir de motivations complètement explicites : mais son activité s'inscrit à la fois dans plusieurs cercles de compétence culturelle et sociale, qui ne renvoient pas tous à des intentions et à des modes de fonctionnement strictement scientifiques, et dont l'influence, même si elle n'est pas primordiale, ne peut être négligée. D'autre part, l'esprit connaissant peut, d'un moment à un autre, changer de collectif de pensée, ou du moins entretenir une moins grande et scrupuleuse fidélité à son égard, suivant une évolution revêtant des formes plus ou moins brusques ou douces, évolution qui d'ailleurs, quelles que soient ses formes, ne peut jamais parvenir à effacer toute trace de l'état antérieur dont elle s'est éloignée ou qu'elle a quitté. Ces remarques s'appliquent d'ailleurs également au collectif de pensée, dont l'organisation et le mode de fonctionnement peuvent être plus ou moins rigides ou souples, donc exposés à des variations de plus ou moins grande ampleur. Ceci complique encore davantage la question de savoir « ce qui est vrai », dans un contexte qui n'est pas réductible à des paramètres simples et fixés pour toujours, mais est déterminé par toute une histoire de la pensée, selon ses dimensions à la fois individuelles et collectives. Il ne faudrait pas en conclure, cependant, que la vérité est livrée à l'arbitraire et à la confusion, dans des conditions qui lui retirent tout caractère de nécessité, comme le suggère la formule de Feyerabend selon laquelle « *anything goes* » qui la ramène sur le plan d'une libre invention dispensée par grâce d'état de se soumettre à des règles : mais sa nécessité, qui est tout à fait objective et réelle, et prend la forme de contraintes qui ne sont pas seulement le résultat d'une décision conventionnelle, est surdéterminée, et par là même entraînée dans une dynamique de transformation, ce qui fait obstacle à sa récupération dans le cadre d'une logique figée, universelle parce qu'immuable, et en conséquence soustraite à toute possibilité de variation. Comme cela a déjà été signalé, il est indispensable, s'agissant du processus de la connaissance scientifique, de dépasser le dilemme de l'invention et de la découverte, ou de la liberté et de la nécessité, ce qui n'est possible que si l'on respecte son caractère de processivité : celui-ci oblige à considérer la vérité en devenir, donc soumise à des contraintes à la fois théoriques et pratiques qui, en interagissant, modifient indéfiniment leurs allures.

Cependant, c'est un point auquel Fleck accorde une grande importance et qu'il considère comme étant l'un des principaux acquis de sa réflexion, l'intervention des collectifs de pensée dans la production des connaissances, que ces connaissances puissent ou non prétendre à un caractère scientifique, présente une caractéristique structurelle qui se retrouve dans tous les cas sans exceptions, et qui, à ce titre, constitue l'une des « lois » de la sociologie de la connaissance :

« Autour de chaque configuration de pensée, que ce soit un dogme religieux, une idée scientifique ou une théorie artistique, se constituent à la fois un petit cercle ésotérique et un cercle exotérique plus large, chacun étant composé de membres du collectif de pensée. Un collectif de pensée consiste en de nombreux cercles de ce type se recoupant les uns les autres. » (p. 183-184)

Fleck interprète cette interrelation entre les différents « cercles » intervenant dans la constitution d'un collectif de pensée à partir du modèle du rapport entre une élite et une masse qui, depuis les différentes positions qu'elles occupent, se rassemblent sur la base des intérêts communs qu'elles ont en partage, et en même temps exercent l'une vis-à-vis de l'autre une surveillance réciproque. Selon que le point de vue de l'une ou l'autre l'emporte, l'organisation du collectif de pensée est « aristocratique », donc fortement hiérarchisée, ou « démocratique », donc tendanciellement égalitaire, ce qui a des conséquences très importantes sur la circulation des individus et des idées à l'intérieur du cadre défini par cette organisation en fonction de règles explicites et/ou implicites :

« La structure générale du collectif de pensée est construite de telle sorte que la circulation de pensée à l'intérieur du collectif conduise *ipso sociologico facto* à la corroboration de la configuration de pensée – abstraction faite du contenu et du bien-fondé logique : la confiance dans les initiés, la dépendance de ces derniers envers l'opinion publique, et la solidarité intellectuelle entre égaux au service d'une même idée sont des forces sociales parallèles qui créent un esprit commun particulier et qui confèrent aux configurations intellectuelles toujours plus de solidité et de conformité au style. Plus l'éloignement temporel ou spatial du cercle ésotérique est grand, plus la dissémination d'une pensée à l'intérieur d'un même collectif est longue, plus cette pensée apparaîtra comme sûre. Si un lien consiste en une formation mentale reçue pendant l'enfance, ou mieux une tradition vieille de plusieurs générations, alors ce lien est indissoluble. » (p. 185-186)

Vient donc ici au premier plan la considération de la formation, qui constitue la condition principale de l'intégration à un collectif de pensée et de la réciprocité que celui-ci entretient entre ses membres : plus cette formation a de l'importance et requiert en raison de sa richesse et de sa difficulté de nombreuses étapes, dans lesquelles interviennent différentes instances d'inculcation et de contrôle, plus la cohésion du collectif de pensée est établie sur des bases assurées, qui en garantissent le caractère solidaire à partir de la référence à un même style de pensée, dont les règles, en vue d'être plus aisément transmissibles, ont été au maximum explicitées et détaillées, ce qui a pour effet d'uniformiser au maximum les opérations de pensée conduites dans ce cadre. Mais, du même coup, un collectif de pensée ainsi solidement formé aura tendance à se fermer sur lui-même, et à limiter ses échanges avec d'autres collectifs de pensée, ce qui, en l'absence de stimulation extérieure, limite sa capacité à se renouveler, tend à durcir ses positions, qui revêtent alors l'allure de privilèges intangibles, au détriment de la circulation des idées, qui se trouve ralentie d'autant.

Ce qui singularise un collectif de pensée, c'est, entre autres, la manière dont il organise la circulation des idées entre deux pôles, l'un de spécialisation, qui tend à restreindre cette circulation en la soumettant à de strictes conditions, et l'autre de vulgarisation, qui tend en sens inverse à l'élargir : on peut soutenir que le mouvement allant dans le sens de la spécialisation est d'esprit aristocratique, dans la mesure où il restreint cette circulation à des échanges entre « collègues » débattant entre eux au plus haut niveau, alors que le mouvement allant dans le sens de la vulgarisation tend vers une certaine démocratisation des contenus de savoir, qu'il rend susceptibles d'être assimilés, à un degré plus ou moins grand, par des gens qui ne sont pas des spécialistes avertis ou de purs théoriciens, et occupent une position analogue à celle des laïcs vis-à-vis des clercs. Ceci dit, il apparaît qu'il ne peut y avoir de collectifs de pensée absolument aristocratiques ou démocratiques, car ces deux dimensions doivent coexister, quoique selon des dosages inégaux, dans tout collectif de pensée : un collectif de pensée qui serait de part en part démocratique renoncerait à tout effort de rigueur dans la recherche de la vérité ; et réciproquement un collectif de pensée qui serait entièrement aristocratique restreindrait, au risque de les tarir, toutes ses capacités de recruter de nouveaux participants : le premier se rendrait aveugle, et le second vide. Selon le point de vue auquel on se place, la connaissance revêt donc l'allure, soit d'une vague *Weltanschauung*, ou idéologie, dont le caractère unitaire est renforcé par la nature excessivement simplifiée de ses principes, offerts alors à une diffusion élargie, soit d'un discours complexe, dont le contenu n'est pas directement accessible, mais nécessite, sur fond de sélection et de contrôle, une initiation graduelle, initiation dont rien ne permet d'affirmer qu'elle puisse jamais atteindre un terme définitif.

On peut dire la même chose autrement : un collectif de pensée qui ne rassemblerait que des maîtres ne serait pas viable, pas davantage, quoique pour des raisons inverses, qu'un collectif de pensée où il n'y aurait que des élèves : une question cruciale pour tout collectif de pensée est donc celle de la manière dont il régule la relation entre maîtres et élèves, et résout le problème de l'apprentissage, opération tournée à la fois vers l'intérieur et vers l'extérieur, dans la mesure où, sur des bases plus ou moins strictes, elle fait passer un contact entre le monde des laïcs et celui des clercs. Or, comment les idées circulent-elles, à l'intérieur d'un collectif de pensée et entre différents collectifs de pensée ? A travers des échanges d'informations, échanges passant en conséquence par l'intermédiaire du langage. De là l'importance du rôle joué par les publications qui matérialisent verbalement la recherche de la vérité en contribuant à la diffusion de ses résultats. Cette diffusion, il y a déjà été fait allusion, peut revêtir deux formes d'esprit complètement différents, selon qu'elle

utilise comme vecteurs de transmission des périodiques ou des manuels : dans les périodiques scientifiques, des experts spécialisés se communiquent réciproquement leurs idées, dans le contexte du débat interne qu'ils mènent entre eux, débat indispensable à la production de nouvelles connaissances, telle qu'elle se déroule sur le plan de la science en train de se faire, qui définit peu à peu ses orientations ; dans les manuels, sont mises à la disposition de personnes non préalablement formées des synthèses de connaissances acquises, synthèses qui, elles, se tiennent idéalement sur le plan de la science faite, en tant que celle-ci peut servir de base à un apprentissage rationnel. On peut soutenir que la science, telle qu'elle se présente sous forme de périodiques, donne une plus grande place aux composantes actives de la connaissance, alors que, dans la forme propre aux manuels, elle accentue au contraire l'importance des composantes passives, susceptibles d'être reçues comme telles, et non d'être examinées et éventuellement contestées : dans la première, c'est la considération des problèmes et des difficultés qui passe au premier plan, alors que dans la seconde, c'est celle des solutions qui a le pas.

La question est alors posée de savoir comment on passe de la science des périodiques à la science des manuels :

« On ne peut pas faire un manuel en additionnant simplement des articles parus dans des périodiques scientifiques spécialisés. Ce n'est qu'au travers de la migration socio-intellectuelle de fragments de savoir personnel à l'intérieur du cercle ésotérique et de l'effet venu du cercle exotérique que ces fragments se transforment de manière à ce que, à partir de fragments personnels impossibles à additionner, soient créés des éléments non personnels qu'il est possible d'additionner. » (p. 206)

Ce processus d'impersonnalisation du savoir travaille sur les matériaux qui lui sont fournis par la recherche spécialisée qui, elle, ne présente pas d'emblée cette allure régulière, résultat d'une opération de normalisation ou de lissage, dont elle est cependant pour une part dépendante, car les experts, avant de discuter entre eux librement, doivent avoir été formés, préparés, sur les bases provisoires fournies par la science des manuels que, lorsqu'ils ont atteint un niveau suffisant pour le faire, ils peuvent remettre en discussion, en avançant de nouvelles hypothèses, ou en mettant au point de nouveaux programmes expérimentaux, dont la portée n'est plus strictement stabilisatrice et conservatoire, mais heuristique. La recherche de la vérité n'est donc ni personnelle ni impersonnelle, mais elle navigue en permanence entre ces deux extrêmes, soumise à des tendances opposées dont l'une l'entraîne dans le sens du mouvement et l'autre dans celui du repos. La tension entre ces deux tendances peut être plus ou moins apparente, mais elle ne se relâche jamais complètement, dans la mesure où elle ne débouche que sur des équilibres provisoires, quelle qu'en soit la solidité ou la précarité. Elle présente en outre la particularité, en même temps qu'elle dynamise l'organisation globale des collectifs de pensée, de stimuler les dispositions cognitives de chacun de leurs membres, sur lesquelles rejaillissent les effets de cette tension :

« Nous avons décrit dans l'histoire de la réaction de Wassermann le processus de transformation de la science des périodiques, personnelle et provisoire, en science des manuels, collective et générale : cette transformation prend d'abord la forme d'un changement de la signification des concepts et d'une re-formulation des problèmes et, par la suite, celle de la constitution d'une expérience collective, c'est-à-dire de l'émergence d'une disposition particulière pour une perception dirigée et d'une assimilation spécifique de ce qui a été perçu. Cette circulation de type ésotérique de la pensée s'accomplit en partie à l'intérieur même de la personne du chercheur : il s'entretient avec lui-même, soupèse, compare, décide. Moins cette décision repose sur la conformité avec la science des manuels, plus le style de pensée est original et courageux, c'est-à-dire personnel, et plus la période nécessaire à l'accomplissement du processus de collectivisation de ses résultats sera longue. » (p. 210)

Les avisos de résistance de la pensée que, à leurs risques et à leurs frais, sans garanties, lancent les pionniers de la science, suivant une démarche dont, dans le domaine de la théorie de la connaissance, Fleck offre lui-même le témoignage exemplaire, produisent des idées exposées à être oubliées si elles ne sont pas relayées par des dispositifs de réception et de communication qui leur donnent de la résonance en les incorporant à des processus de reconnaissance en l'absence desquels elles sont nulles et non avenues, comme si elles n'avaient jamais été, ce dont Fleck a fait personnellement l'expérience. Il y a donc à ce niveau interpénétration constante de l'individuel et

du collectif, indispensable à la production d'accords et de désaccords dont le jeu complexe transforme peu à peu des hypothèses critiques, avancées au départ sous forme d'avisos de résistance de la pensée en contraintes avérées lorsque, à l'intérieur du collectif de pensée où elles se sont formées et développées, le point de vue qu'elles représentent a fini par prévaloir, et est devenu pour tous les membres de ce collectif un bien commun, réputé intangible, ce qui signifie qu'il a déposé la plus grande part de sa dimension critique. De là résulte pour la notion de fait scientifique, selon qu'elle est exploitée à une étape ou à une autre de ce parcours, une polysémie, voire même une certaine équivocité :

« Si l'on comprend sous « fait » quelque chose de fixe, de prouvé, alors on ne trouve de faits que dans la science des manuels : avant, au stade des avisos de résistance disjoints de la science des périodiques, ce qu'on appelle ensuite fait n'est véritablement qu'une disposition pour un fait. Après, au stade de la science populaire du quotidien, le fait s'est incarné : il est devenu une chose directement perceptible, une réalité. » (p. 217)

Le moment le plus décisif, et en tous cas le plus intéressant pour la science de la science, dans l'histoire d'un fait est celui où il existe à l'état de « disposition pour un fait », c'est-à-dire de fait virtuel, en attente des conditions dans lesquelles il puisse être attesté, attestation qui suppose qu'il ait passé par de multiples réseaux de certification qui ont fini par lui conférer une réalité en acte, dont l'évidence n'a plus à être discutée. Mais cette évidence, sans être à proprement parler factice, car elle n'est en rien livrée à l'arbitraire ou à la convention, reste dépendante du devenir qui l'a engendrée, devenir dont elle porte les traces imperceptiblement marquées en elle : une fois qu'un fait a été actualisé, on fait l'impasse sur les étapes au cours desquelles il n'a eu d'existence que virtuelle, alors que, sans celles-ci, il n'aurait jamais accédé à la réalité reconnue de fait établi. C'est pourquoi la dynamique d'objectivation qui accompagne la production de connaissances scientifiques, et qui tend vers un maximum de conscience, nourrit parallèlement tout un fonds d'inconscience, conscience et inconscience, en cette affaire, n'allant jamais l'une sans l'autre :

« Le chercheur naïf, partial à cause de son propre style, se représente les styles étrangers comme des formes fantaisistes libres, car il ne voit d'eux que ce qui est actif, presque arbitraire. Son propre style lui apparaît par contre comme ce qui est contraignant, car, bien qu'il soit conscient de sa passivité, sa propre activité devient à cause de l'éducation, de la formation et de la participation à une circulation de pensée à l'intérieur d'un collectif, évidente, presque inconsciente, à la manière de la respiration. » (p. 245)

On retrouve, à travers cette métaphore de la respiration, la référence à une « physiologie de la connaissance » : on pense comme on respire, c'est-à-dire aussi, à un certain degré du moins, sans y penser, sur la base de mécanismes acquis qui sont devenus tellement habituels qu'on en exécute les mouvements comme si ceux-ci allaient de soi, avaient valeur complètement par eux-mêmes, alors même qu'ils ont été mis en place au terme d'une évolution dont la finalité n'est jamais que récurrente : c'est-à-dire qu'elle s'impose rétrospectivement au nom de la logique rétrograde du vrai, à partir de son point d'accomplissement qui est nécessairement singulier, donc provisoire, car dépendant des conditions propres à un style de pensée dont les démarches ne sont pas susceptibles d'être définitivement universalisées dans l'absolu. En d'autres termes, la connaissance scientifique a toujours à définir, sans garanties, ses valeurs de référence, comme par exemple la valeur d'objectivité assignée à ses résultats : ces valeurs ne préexistent pas à son travail comme des bornes intangibles dont elle n'aurait qu'à se rapprocher sans leur porter atteinte et sans chercher à en réviser la représentation ; mais elles sont des produits de la dynamique individuelle et sociale, active et passive, ésotérique et exotérique qui les a élaborées et mises en forme, non pour l'éternité et de manière inconditionnée, mais sur la base des conditions qui ont rendu possible cette dynamique, conditions qui subissent elles-mêmes l'action en retour de ses résultats. C'est de cette manière que la science invente ses contenus en les découvrant, et les découvre en les inventant, au cours d'un mouvement qui, s'il connaît des moments de ralentissement ou de pause, où ses résultats se présentent sous des formes stabilisées, n'en est pas moins sans fin assignable, ce qui le relance interminablement vers l'avant.

Fleck est donc allé fort loin, et tout seul, dans sa tentative de révision des dogmes de la théorie de connaissance, avec l'audace du chercheur qui a réussi à mesurer l'importance des contraintes et des limitations nécessaires à la poursuite de son activité, et avec la lucidité du penseur

que n'effraie ni ne décourage l'ampleur du rôle joué par un inconscient historiquement et socialement déterminé sur sa propre démarche dont il tente de ne perdre de vue aucune des données, y compris celles qui pourraient le dissuader de la poursuivre plus avant. Cohérente avec elle-même, son entreprise, qui ne perd jamais de vue ses références particulières de départ avec lesquelles elle entend rester en résonance et auxquelles elle revient constamment, ne prétend nullement à l'universalité, comme on pu le faire d'autres philosophies de la connaissance davantage tapageuses et racoleuses, ce qui leur a assuré une reconnaissance et une postérité dont l'œuvre de Fleck a été privée, suivant un processus dont elle avait à l'avance fait la théorie. Ceci lui a permis de maintenir intacte sa valeur de stimulation, si toutefois on y revient en se gardant de tout esprit de récupération, et si on lui conserve son caractère d'originalité, d'où elle tire son inquiétante étrangeté, qui la rend unique et irremplaçable. La petite voix de Fleck, aux accents parfois inouïs, est restée inaudible pour ses contemporains : il vaut la peine d'y prêter l'oreille aujourd'hui, comme témoignage de l'une de ces aventures de pensée en l'absence desquelles on perdait espoir en la capacité de la raison à avancer en faisant retour sur elle-même, en réfléchissant sur les déterminations qui, en conditionnant sa puissance, en stimulent la fécondité.

©Pierre Macherey